

LES FEMMES FERAIENT-ELLES MIEUX?

Il n'est pas certain que les femmes pourraient mieux faire que les hommes à la tête du monde.

PAR SHANNON SELIN

LE MOUVEMENT FÉMINISTE VIENT de prendre dans son collimateur les questions intéressant la paix et la sécurité internationales. Un rapport (dont je suis la co-auteure) paru récemment et diffusé par le Centre canadien pour le contrôle des armements et le désarmement déplore la faible représentation des femmes dans le domaine de la limitation des armements. À l'occasion de la dernière réunion du Groupe consultatif sur le désarmement et le contrôle des armements, le gouvernement s'est félicité d'avoir augmenté le pourcentage des participantes, mais on l'a pressé de l'accroître encore davantage.

Mais quelle est au juste l'essence de la question? S'agit-il surtout, comme ce fut le cas des campagnes féministes du passé, de démarches visant à obtenir pour les femmes une représentation et des chances égales? Personne ne peut nier que tout ce qui se rapporte à la politique étrangère et à la politique de défense a une saveur typiquement masculine. Cependant, même si la question de la représentation numérique a effectivement son importance, bon nombre des arguments prônant l'intensification de la voix des femmes dans les débats sur la sécurité nationale font implicitement, sinon explicitement, valoir que les femmes ont quelque chose d'unique à offrir au processus d'élaboration des politiques.

Les femmes sont des «pacifictrices», de dire certains qui attirent l'attention sur la forte proportion de femmes au sein du mouvement pacifiste et sur les résultats des sondages d'opinion révélant un écart important en fonction du sexe au sujet des questions de paix et de sécurité. De par leur nature (selon la docteure et conférencière australienne Helen Caldicott, par exemple), ou de par leur éducation (voir les travaux de la chercheuse norvégienne Birgit Brock-Utne), les femmes sont moins violentes que les hommes et moins intéressées par les «instruments» de guerre. Pour les femmes, la paix équivaut à bien plus que la simple absence de guerre. C'est l'absence de toute violence et de toute injustice.

À peine dissimulée derrière les mots de cette affirmation, il y a la notion que, si seulement on leur en donnait la chance, les femmes

feraient un meilleur travail que les hommes. Si les femmes dirigeaient le monde, elles le sauveraient! Voilà une pensée séduisante! Les femmes se regrouperaient et élimineraient armes et guerres, pauvreté et famine. «Nous ne pourrions certes pas faire pire que les hommes,» proclament certaines. Et bien, je pense qu'en fait... nous le pourrions. Non pas que les femmes seraient plus susceptibles que les hommes de provoquer l'Armageddon, mais en établissant une dichotomie entre les femmes et la paix, d'une part, et les hommes et la guerre, d'autre part, ces «mères pharisiennes», comme un de mes amis les appelle, n'accordent pas beaucoup d'importance aux dilemmes de sécurité auxquels les hommes ont dû faire face en matière de sécurité, elles suscitent de faux espoirs au sujet de ce que les femmes peuvent accomplir, et elles provoquent un affrontement avec les hommes (et avec d'autres femmes).

EN FAISANT DES DÉCLARATIONS générales sur la nature des femmes, les mères pharisiennes oublient toute une catégorie de femmes qui oeuvrent pour la paix et la sécurité en dehors des cadres du mouvement pacifiste. Et je pense ici à celles qui travaillent aux ministères des Affaires extérieures et de la Défense nationale, dans les instituts se consacrant à la limitation des armements et à la recherche en matière de défense, ainsi que dans les départements d'études stratégiques et de sciences politiques, dans les universités. D'aucunes aiment à penser que les femmes apportent un point de vue essentiellement différent sur les questions de paix et de sécurité, mais tel n'est pas le cas de bon nombre d'entre elles (et je m'inclus

dans ce dernier groupe) qui constatent qu'elles voient les choses passablement sous le même angle que leurs collègues masculins.

Mais bien sûr, rétorqueront les mères pharisiennes. «Ces femmes ont suivi, sur les affaires stratégiques, des cours créés par des hommes et donnés par des hommes, et elles travaillent dans des institutions dominées par des hommes. Leur point de vue véritablement féminin a été étouffé sous l'avalanche des opinions masculines, mais si le poids de ces dernières disparaissait, les femmes, nul doute, verraient les choses sous le même angle que nous, les mères pharisiennes.» Il est difficile de réfuter l'argument voulant que la femme soit la victime d'un processus masculin de socialisation. Les mères pharisiennes oublient, cependant, que les femmes occupent des postes de chercheur ou d'expert sont typiquement des étudiantes en relations internationales qui ont examiné (et choisi de rejeter) d'autres modèles du monde, dont certains, bien que proposés par des hommes, s'apparentent étrangement à la perspective des femmes.

SI L'OBJECTIF DES MÈRES PHARISIENNES est d'accroître la présence des femmes dans le domaine de la paix et de la sécurité, en mettant l'accent sur le «genre», elles s'aliènent leur plus puissant atout, à savoir les femmes travaillant déjà dans le domaine et prouvant à tous et à toutes que la femme est parfaitement capable d'exécuter des recherches et des analyses valables. Les mères pharisiennes ne recueillent pas mon appui quand elles insinuent que je ne suis pas une femme dans le plein sens du terme parce que j'estime utiles les efforts de limitation des armements par rapport au désarmement, que je n'entrevois aucune issue facile à la course aux armements, et que pour moi la paix est

effectivement l'absence de guerre plutôt qu'un salmigondis quelconque d'autre supposées vérités.

Et lesdites mères pharisiennes ne me facilitent pas la tâche non plus! À cause d'elles, en fait, les femmes auront plus de chances, à mesure qu'elles entreront dans le domaine, d'être affectées à l'étude de thèmes «légers» comme l'éducation sur la paix ou les conséquences sociales de l'accroissement des budgets militaires, plutôt qu'à l'analyse de questions plus «sérieuses» telles que la précision des missiles, les techniques de vérification, et le reste. Je vous accorde que les mères pharisiennes trouvent inutiles les discussions techniques sur la guerre et la paix, mais elles ne devraient pas, au nom de leurs préférences, limiter les options de toutes les femmes travaillant dans le domaine. Les hommes sont «très aguerris» à cet égard, et les préjugés qu'ils éprouvent au sujet des capacités et des intérêts des femmes, lorsqu'il s'agit de défense et de limitation des armements, constituent un des principaux obstacles que ces dernières doivent surmonter.

LA PARTICIPATION DES FEMMES AU débat sur la paix et la sécurité représente un problème de taille. Il n'existe qu'une poignée de femmes spécialistes de ces thèmes dans les divisions pertinentes des ministères des Affaires extérieures et de la Défense nationale. À Ottawa, où je travaille, la situation n'est guère plus rose dans les instituts non gouvernementaux; au Centre canadien pour le contrôle des armements et le désarmement et à l'Institut canadien pour la paix et la sécurité internationales, il n'y en a même pas une dizaine en tout. Dans presque tous les cas, les personnes prenant la parole sur les questions relatives à la sécurité, dans les colloques et les conférences, sont des hommes. Les mères pharisiennes ont raison d'attirer l'attention publique sur ce déséquilibre. Il est malheureux qu'en mettant l'accent sur le point de vue supposément unique des femmes, elles passent sous silence la question fondamentale, à savoir le droit des femmes (quelle que soit leur allégeance idéologique) à se faire entendre au même titre que les hommes sur les questions intéressant notre avenir à tous. □